

léges. J'entends souvent avec plaisir, le Procureur Général des Capucins, me faire l'éloge de votre Révérence & de votre Ordre.

Il ne me reste, mon Révérend Pere, qu'une chose à désirer, c'est que vous m'excusiez, si cette réponse vous est parvenue trop tard, ayant été accablé d'une multitude d'affaires, qui ne m'ont presque pas laissé le temps de respirer dans un changement d'état si nouveau, & si peu attendu de ma part. Je demande aussi que vous vouliez bien me mettre à l'épreuve, & voir si je puis vous être bon à quelque chose. Je me suis entretenu de vous avec notre Saint Pere. Je lui parlerai de vos affaires toutes les fois que vous m'en

donnerez commission. Je me recommande fort aux prieres de votre Ordre : j'espère remplir les intentions de votre Révérence, de maniere à vous convaincre que vous avez tous en moi un protecteur vraiment affectionné.

Je suis de tout mon cœur, mon Révérend Pere, &c.

A Rome, au Couvent des SS. Apôtres, le 20 Mai 1760.

LET TRE CXVI.

*A M. l'Abbé F***.*

Vous ne lisez point assez les Peres de l'Eglise, mon cher Abbé, & il est facile de le remarquer dans vos discours comme dans vos écrits. Savez-vous qu'ils sont

l'ame de l'éloquence chrétienne; & que semblables à ces arbres féconds, qui ornent les ardens en même temps qu'ils les enrichissent, ils donnent abondamment des fleurs & des fruits'

L'Eglise se glorifie de produire leurs ouvrages, comme autant de monumens des victoires qu'elle a remportées sur ses ennemis; & tout Chrétien éclairé doit faire ses délices de leur lecture. Plus on les approfondit, & plus on les trouve lumineux: chaque Pere de l'Eglise a un esprit qui le caractérise. Le génie de Tertullien ressemble au fer qui brise ce qu'il y a de plus dur, & qui ne plie point; celui de S. Athanase, au diamant, qu'on ne peut ni obscurcir, ni amollir; celui

de S. Cyprien, à l'acier, qui coupe jusqu'au vif; celui de S. Chrysostôme, à l'or, dont le prix répond à la beauté; celui de S. Léon, à ces décorations, qui marquent la grandeur; celui de S. Jérôme, au bronze, qui ne craint ni les fleches, ni les épées; celui de S. Ambroise, à l'argent, qui est solide & luisant; celui de S. Grégoire, à un miroir, où chacun se reconnoît; celui de S. Augustin, à lui-même, comme unique dans son genre, quoique universel.

Quant à S. Bernard, le dernier des Peres dans l'ordre de la chronologie, je le compare à ces fleurs que la nature a veloutées, & qui répandent un parfum exquis.

Si les François comptent parmi les Peres , M. Bossuet Evêque de Meaux , c'est un jugement précoce , auquel on ne peut se soumettre jusqu'à ce que l'Eglise universelle ait prononcé , d'autant plus qu'elle seule a droit d'assigner à ses Ecrivains le rang qui leur est dû. S. Thomas d'Aquin lui-même n'a pas obtenu le titre de Pere de l'Eglise ; & il n'est pas présumable que les Docteurs qui lui ont succédé , jouissent de cette prérogative ; mais chaque Nation s'enthousiasme pour ses Auteurs , quoiqu'on soit forcé de convenir que le célèbre Evêque de Meaux , fût une lampe ardente & luisante , dont la lumiere ne s'obscurcira jamais.

Je vous avoue que si je fais quelque chose , mon cher Abbé , je le dois à la lecture des Peres , & sur-tout à celle des ouvrages de S. Augustin : rien n'échappe à sa sagacité ; rien n'est au dessous de sa profondeur , rien n'est au dessus de sa sublimité : il se referre , il s'étend , il s'isole , il se multiplie selon les sujets qu'il traite , toujours avec le même intérêt , toujours en élevant l'ame jusque dans le sein de Dieu ; sanctuaire dont il paroît avoir la clef , & où il introduit insensiblement ceux qui se nourrissent de ses magnifiques idées. Je l'admire sur-tout dans les matieres de la Grace : eh ! plût au Ciel que sa doctrine sur ce point eût fixé toutes les écoles & tous les

esprits ! Des Ecrivains audacieux n'auroient pas voulu fonder des abymes impénétrables , & la grace de Jesus-Christ eût conservé tous ses droits , & l'homme sa liberté.

Ce qui m'afflige , c'est qu'on ne lit presque plus les Peres de l'Eglise , & que ceux même qui ont besoin de les consulter , s'en rapportent à des extraits souvent infideles , & toujours trop abrégés. Un Prêtre , un Evêque se faisoient autrefois un devoir de lire les Peres de l'Eglise , comme de dire le Bréviaire ; & aujourd'hui on ne les connoît , pour ainsi dire , que de nom , excepté néanmoins dans les Cloîtres où l'on n'a pas tout-à-fait perdu cette excellente coutume : delà dans
bien

bien des pays , des Théologies décharnées , sans ame & sans vie , des Etudians qui ne savent que syllogistiquer , des instructions qui ne contiennent que des mots , & où l'on ne trouve aucune substance.

Je dois cependant dire , à la louange du Sacré College , sans vouloir le louer , qu'il a toujours eu des membres qui ont persévérément étudié les Peres , & qu'actuellement même on en peut citer qui préfèrent cette lecture à toute autre occupation ; aussi nos Ecoles se ressentent-elles de cette influence : on n'y enseigne que la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas ; moyen assuré d'éviter tout ce qui respire la nouveauté.

Je vous conjure donc de vous faire une obligation de lire chaque jour les ouvrages des Peres : il ne s'agit que de commencer, car vous ne pourrez plus les quitter : ils sont toujours avec Dieu, & ils vous placeront avec eux, si vous vous nourrissez journellement de leurs écrits : c'est lire l'Ecriture sainte que de les lire ; car ils l'expliquent en maîtres, & ils la citent à tout propos.

On me raviroit les trois quarts de mon existence, si l'on m'ôtoit la consolation de m'entretenir avec les SS. Peres : plus ils me sont présens, plus je me console, plus je me réjouis, & plus je me crois immense.

Profitez de mes leçons, si

vous m'aimez, & si vous vous aimez vous-même ; car en lisant les Peres, vous ferez des acquisitions mille fois plus précieuses que celles de toutes les terres & de tous les titres. Un Ecclésiastique n'a plus rien à faire avec le monde, que pour l'instruire & pour l'édifier. Je suis de tout mon cœur, & avec le plus ferme desir de voir votre esprit fructifier utilement, votre affectionné le
Card. Ganganelli.

A Rome, ce 13 Décembre 1768.



 LETTRE CXVII.

*Au R. P. ***, son ami.*

VOUS m'avez fait plaisir de ne point dire que je vous avois écrit. Sans être mystérieux, j'aime beaucoup qu'on soit discret; & quoiqu'au Couvent des SS. Apôtres, depuis environ vingt-huit ans, je n'ai jamais fait part à mes confreres des relations que je pouvois avoir: on devine si l'on veut, ou si l'on peut, mais on ne fait rien: *Secretum meum mihi* (1).

J'ai vu dernièrement les Cardinaux d'Yorck, Corsini, & Jean-

(1) Mon secret est pour moi.

François Albani, dont j'estime infiniment les rares qualités, & ils ne m'ont rien appris de ce que je voulois savoir.

Je souscris avec le plus grand plaisir à tout ce que vous dites d'obligeant du Prélat Durini: il joint à l'aménité des François la sagacité des Italiens, & il mérite de parvenir aux plus grandes dignités.

Je n'ai rien appris des dernières résolutions du grand personnage dont vous me parlez; je ne le vois que très-rarement, & d'une manière très-réservée: il ne me croit pas de ses amis. A-t-il tort? a-t-il raison? c'est ce qu'il ne pourroit sûrement pas lui-même décider, malgré toute la finesse qu'on lui suppose: mais très-cer-

tainement Dieu le fait, je ne lui en veux point, par la raison que je n'en ai jamais voulu à personne.

Je recommanderai la bonne œuvre dont vous me parlez aux éminentissimes Cardinaux Fantuzzi & Borromeo, qui ne respirent que la charité. Vous remettrez vous-même l'incluse que je vous fais passer à M. ***, & vous vous chargerez de m'envoyer sa réponse par la voie du Postillon ailé, ce qui sera prompt & sûr. Depuis quelque temps mes correspondances me tuent; & cependant je ne puis m'en débarrasser. Ne perdez plus dorénavant une demi-page à me marquer tant de respect: j'aime que vous m'écriviez comme au Frere

Ganganelli. Je suis toujours le même individu, quelques efforts qu'on fasse pour que je n'en croie rien: car, hélas! si je voulois écouter & les étiquettes & les flatteurs, l'on m'enivreroit d'un encens ridicule.

J'aime à être tout simplement moi-même, & à ne point m'entourer de tous les accompagnemens de la grandeur; ce font pour l'ordinaire de très-grandes petiteesses qui m'impatientent, & dont on n'est jaloux que lorsqu'on pense très-petitement.

Il n'y a pas d'apparence que notre ami commun puisse en revenir: il a une complication de maux dont chacun en particulier pourroit tuer l'homme le plus robuste.

Je mitonne pour votre neveu, une place qui lui conviendra, pourvu qu'il veuille se captiver, & qu'il sache entendre gronder; car le Seigneur dont je veux le faire Secrétaire, a la malheureuse manie de s'emporter pour un rien, mais son cœur n'en est pas moins excellent: c'est un tic qu'il faut lui passer en faveur de sa belle ame. Il ressemble à Benoît XIV, qui finissoit toujours par accorder quelque grace à ceux qu'il avoit grondés. Vous voyez que je suis en train de jaser, & que je n'ai point l'air d'un personnage affairé. Quand j'ai dit mon bréviaire, & fini mes occupations, je cause plus qu'on ne veut, parce qu'alors j'en ai besoin.

Je vous laisse avec vous-même, c'est-à-dire, avec la meilleure société que je connoisse; & je suis comme à l'ordinaire, & pour toute la vie, votre affectionné serviteur, *le Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 6 Décembre 1768.

 LETTRE CXVIII.

*A M. D***.*

IL ne suffit pas de faire l'aumône pour plaire à Dieu, car la charité s'étend à tout, il faut encore ne point vexer vos Fermiers, & ne point molester vos vassaux: on n'a point l'esprit de la Religion, quand on exige avec la dernière sévérité des minuties qu'on doit mépriser. Le

Christianisme ne connoît point ce fordide intétêt qui s'occupe des plus petites choses; & l'on n'en a que l'écorce, lorsqu'on est toujours sur le qui-vive avec ses Fermiers, dans la crainte d'être trompé: le cœur ne peut être que terrestre, quand on s'applique avec trop de contention à des détails terrestres.

Eh! pourquoi vous tourmenter, Monsieur, aussi vivement pour des biens périssables? Le Royaume de Jesus-Christ veut des adorateurs en esprit & en vérité, dont le cœur ne soit pas rétréci par une conduite intéressée, & par des vues purement charnelles.

Je suis défolé quand je vois des gens de bien qui craignent que

la terre n'aille leur manquer; & qui souvent, quoique très-riches, sont attachés à une vile piece d'argent, plus que ne le feroit un malheureux ouvrier.

J'ose ajouter, Monsieur, que toutes vos œuvres de dévotion vous seront absolument inutiles, si vous n'êtes pas entièrement détaché des biens de ce monde, & si vous continuez à être le fléau de vos débiteurs par une trop grande avidité pour les richesses. Il faut savoir perdre plutôt que de vexer. L'esprit de justice que vous m'alléguez, ne s'allie point avec de continuelles méfiances, des inquiétudes sur l'avenir, & des tracasseries éternelles.

S'il y a quelques contestations entre vous & vos Fermiers,

arrangez les choses plus à leur avantage qu'au vôtre ; cela est conforme aux conseils de Jesus-Christ, qui nous ordonne de donner notre robe, si l'on nous demande notre manteau. Tout votre superflu, & même une partie de votre nécessaire, dans des besoins urgens, appartiennent aux pauvres : ainsi vous serez coupable si vous amassez. Voilà des vérités dures, mais ce n'est pas moi qui ai fait la Loi.

L'affaire dont vous me parlez ne peut être mieux qu'entre les mains de Monfignor Braschi : sa droiture répond à ses lumieres ; & il n'y a point à craindre qu'il se laisse prévenir : cependant si vous voulez, je lui en dirai deux mots. Je suis, Monsieur, avec les

fentimens qui vous sont dus, &c.
le Card. Ganganelli.

A Rome, ce 21 du courant.

LETTRE CXIX.

*A Milord ***.*

JE ne m'accoutume point à voir un génie comme le vôtre, dupe de la philosophie moderne. Vos lumieres devroient vous mettre à l'abri des sophismes qu'elle enfante, & qui nous réduisent à la triste condition des bêtes.

S'il y a un Dieu, comme la nature le crie de toutes parts, il y a une Religion. S'il y a une Religion, elle ne peut être qu'incompréhensible, sublime, & aussi ancienne que le monde,